



AMÉRIQUES	PROCHE-ORIENT	ASIE
<p>DE SANG ET DE FUREUR. Kit Carson et la conquête de l'Ouest. – Hampton Sides <i>Paulsen, Paris, 2020, 536 pages, 24,90 euros.</i></p> <p>Paru aux États-Unis en 2006, cet ouvrage de l'historien et journaliste Hampton Sides analyse un conflit oublié : la guerre d'agression menée par Washington contre le Mexique de 1846 à 1848. Trois millions de kilomètres carrés, arrachés à cette occasion, ont agrandi de deux tiers le territoire des États-Unis et amputé de moitié celui de leur voisin. Cette guerre « honteuse » (de l'aveu d'un négociateur américain) fut suivie du génocide des Amérindiens du Sud-Ouest américain. Une extermination assumée par certains militaires et journaux de l'époque, « seule solution » pour que cessent les « pillages » commis par les Navajos et les Apaches sur les terres dont ils venaient d'être spoliés. Les survivants furent condamnés à dépérir dans d'ineptes « réserves »...</p> <p>Dans ce contexte, analyse l'auteur, l'héroïsation du pisteur Christopher « Kit » Carson et d'autres as de la gâchette, glorifiés de leur vivant déjà par la culture populaire, apparaît comme une tentative de réhabilitation d'une entreprise coloniale et génocidaire perpétrée au nom de la supposée « destinée manifeste » des États-Unis.</p> <p>CÉDRIC GOUVERNEUR</p> <p>KENT STATE. Quatre morts dans l'Ohio. – Derf Backderf <i>Çà et là, Bussy-Saint-Georges, 2020, 288 pages, 24 euros.</i></p> <p>Au printemps 1970, malgré ses promesses de mettre fin à l'engagement militaire au Vietnam, le président américain Richard Nixon annonce une nouvelle offensive sur le Cambodge. Les étudiants de l'université de Kent, dans l'Ohio, se mobilisent contre la guerre et la conscription. Le 4 mai 1970, une manifestation dégénère et la garde nationale ouvre le feu dans la confusion, tuant quatre étudiants.</p> <p>Ce roman graphique en noir et blanc relate les trois journées précédant la fusillade. On perçoit au fil des pages l'atmosphère de tension croissante sur le campus, occupé par les militaires. Derf Backderf reconstitue minutieusement les faits en s'appuyant sur les récits des témoins. Il démontre l'irresponsabilité des chefs politiques et militaires. Leur peur irrationnelle de la menace « rouge » justifiait tous les moyens de surveillance et de répression.</p> <p>Le soin apporté à la précision du récit s'accompagne d'un dessin emphatique d'émotion et de révolte contenue. Sur les dernières planches, les balles semblent faucher au ralenti les étudiants, transformant les pelouses de l'université en terrain d'exécution.</p> <p>VINCENT DE MAUPEOU</p> <p>HOMEWRECKERS. How a Gang of Wall Street Kingpins, Hedge Fund Magnates, Crooked Banks, and Vulture Capitalists Suckered Millions Out of Their Homes and Demolished the American Dream. – Aaron Glantz <i>Custom House, New York, 2020, 448 pages, 17,99 dollars.</i></p> <p>En finance comme ailleurs, le malheur des uns fait (souvent) le bonheur des autres. Le journaliste d'investigation Aaron Glantz s'intéresse aux bonnes affaires surgies des décombres de la crise financière de 2007-2008. Pendant que d'innombrables familles voyaient leur « rêve américain » brisé, certains reprenaient pour une bouchée de pain (assorties de généreuses subventions) les propriétés saisies pour les revendre le moment venu à prix d'or. Or, dans ces « soldations de marché », les réseaux et l'entregent constituent un élément essentiel.</p> <p>Ainsi, M. Steven Mnuchin, ancien de Goldman Sachs et actuel secrétaire au Trésor de M. Donald Trump, s'est associé à deux milliardaires, le démocrate George Soros et le républicain John Paulson, pour reprendre les dépouilles du géant des crédits <i>subprime</i> IndyMac (rebaptisé One-West). Autres bénéficiaires du système : le secrétaire au commerce Wilbur Ross et M. Stephen Schwarzman, patron du fonds d'investissement privé (<i>private equity</i>) Blackstone.</p> <p>IBRAHIM WARDE</p> <p>VOIR, ENTENDRE ET SE TAIRE. Un an avec la Mara Salvatrucha. – Juan José Martínez d'Aubuisson <i>Marabout, coll. « So lonely », Paris, 2020, 384 pages, 15,90 euros.</i></p> <p>Dans les années 1980, des milliers de Centraméricains fuient les guerres qui ravagent leurs pays. Sans espoir d'obtenir des papiers, certains se réfugient dans les grandes villes californiennes, déjà peuplées de nombreux Latinos. Apparaissent alors des gangs, dont les membres sont renvoyés, vingt ans plus tard, dans leur pays d'origine.</p> <p>L'anthropologue Juan José Martínez d'Aubuisson propose ici le récit d'un an d'immersion dans l'une des <i>pandillas</i> les plus violentes du monde : la Mara Salvatrucha (MS-13), particulièrement active au Salvador. Dans un pays accablé par la misère, ces jeunes sans perspectives « jouent à la guerre, (...) à s'entre-tuer », quitte à provoquer la mort d'innocents. Cette violence est aggravée par les affrontements entre la MS-13 et un gang rival : le 18th Street Gang, ou Barrio 18, présent à Los Angeles et à San Salvador. Le récit frappe par les exactions qu'il décrit et par l'apparente insensibilité de leurs auteurs, mais également par le dévouement de ces « têtes tatouées » à ce qu'ils considèrent comme leur famille : leur gang.</p> <p>ADELE BARI</p>	<p>BEYROUTH 2020. Journal d'un effondrement. – Charif Majdalani <i>Actes Sud, Arles, 2020, 160 pages, 16,80 euros.</i></p> <p>« Le régime souhaite la chute du peuple ». Ce slogan inversé qu'évoque l'écrivain libanais francophone Charif Majdalani résume parfaitement ce siège de l'intérieur qui, tel un cancer, rongé les entrailles de chaque Libanais. Entamé début juillet 2020, et clos quelques jours après l'explosion du port de Beyrouth, ce journal revient sur les causes qui ont conduit le pays à la catastrophe. Dans une langue poétique évitant tout lyrisme, Majdalani témoigne du quotidien des Beyrouthins : épargnants dont les économies sont bloquées par des banques insolvables ; magasins qui baissent leur rideau de fer définitivement ; coupures d'électricité, d'eau ; l'argent qui ne vaut plus rien... Et cette sempiternelle question : comment ne pas sombrer à son tour ? Comment résister à la tentation d'émigrer ? Cette chronique se double de la dénonciation courageuse d'un système prédateur et dévoile le verso d'une carte postale gondolée par le temps.</p> <p>TIGRANE YÉGAVIAN</p> <p>JORDAN POUILLE</p> <p>MAGHREB</p> <p>VOYAGES EN TUNISIE. Chateaubriand, Dumas, Flaubert, Maupassant. – Sous la direction de Pierre-Marc de Biasi <i>CNRS Éditions, coll. « Biblis », Paris, 2020, 488 pages, 12 euros.</i></p> <p>On aurait pu baptiser cet ouvrage « Le goût de la Tunisie », tant ces textes de quatre grands écrivains invitent à revisiter ce pays sous un jour neuf. Ils y ont voyagé et séjourné à quatre moments bien distincts du XIX^e siècle : François René de Chateaubriand pendant l'Empire, en 1807, Alexandre Dumas sous le règne de Louis-Philippe, en 1846, Gustave Flaubert sous le Second Empire, en 1858, afin de se documenter pour <i>Salammbô</i>, et Guy de Maupassant en 1887, sous la III^e République. Reportages, récits érudits, journaux de voyage romancés, cette diversité rend compte tant de la sensibilité de chaque auteur que de l'évolution de l'histoire tunisienne. Flaubert et Maupassant, en particulier, voient d'un œil critique la pénétration française et ses conséquences sur la personnalité et l'identité de la Tunisie.</p> <p>T. Y.</p> <p>AFRIQUE</p> <p>PROJET POUR UN BÉNIN DÉMOCRATIQUE. Une option gagnante pour sortir de la pauvreté et de la corruption. – Richard Boni Ouorou <i>L'Harmattan, coll. « Justice et démocratie », Paris, 2020, 157 pages, 17 euros.</i></p> <p>La démocratie, seul et unique outil de lutte contre la pauvreté et la corruption : telle est la thèse de Richard Boni Ouorou, politologue béninois. L'auteur, installé au Canada et membre de l'équipe rapprochée du premier ministre Justin Trudeau, consacre un essai à son pays natal. Il y constate que « sacrifier la diversité, la démocratie et la vie au nom d'un productivisme néolibéral et en soumission à la mondialisation est une option perdante, particulièrement pour les pays pauvres ». En revenant sur les diverses tentatives du Bénin de s'engager dans un processus de démocratisation, il s'attache aux dérives qui frappent le pays depuis l'arrivée au pouvoir de l'actuel président, l'homme d'affaires Patrice Talon, en 2016. « <i>Le Bénin Inc. de Patrice Talon tourne à la société à deux échelons (celui du 1 % et celui du 99 %) et à la fabrique de muselières.</i> » Les flèches décochées visent clairement, sous sa plume, d'autres pays et gouvernements d'Afrique de l'Ouest.</p> <p>O. P.</p> <p>EUGÈNE BERG</p> <p>OCÉANIE</p> <p>SOURDE COLÈRE. Un Aborigène indigné. – Stan Grant <i>Au vent des îles, Papeete, 2020, 272 pages, 19 euros.</i></p> <p>Dénonciation argumentée et implacable d'une société blanche raciste, l'autobiographie de l'Australien Stan Grant résonne comme les écrits de l'Afro-Américain James Baldwin. Grant évoque une enfance ballottée au gré des déplacements d'un père toujours à l'affût d'un nouveau travail ; une famille contrainte de vivre dans les replis d'une société blanche née et construite depuis le XVIII^e siècle contre les Aborigènes. « <i>Le journalisme m'a sauvé</i> », affirme-t-il. Correspondant en Chine, en Irak, en Afghanistan, il s'est reconnu dans les témoignages d'hommes et de femmes bouclés, comme lui, par l'histoire. Écrire permet alors de se reconstruire, d'assumer une identité et un héritage étouffés. Peuple premier, les Aborigènes ne représentent plus que 3 % de la population. Parler devient un acte de résistance vitale pour conserver et transmettre l'histoire d'un peuple meurtri. Le mouvement antiraciste américain Black Lives Matter (« Les vies des Noirs comptent ») a trouvé un écho en Australie, où de nombreux Aborigènes meurent en détention.</p> <p>CHRISTINE CHAUMEAU</p> <p>SOCIÉTÉ</p> <p>PLANÈTE VIDE. Le choc de la décroissance démographique mondiale. – Darrell Bricker et John Ibbitson <i>Les Arènes, Paris, 2020, 336 pages, 20 euros.</i></p> <p>Les auteurs, le premier à la tête du pôle politiques publiques de l'institut de sondage Ipsos au Canada, le second journaliste au <i>Globe and Mail</i>, contestent les projections de la division de la population des Nations unies, qui estime à 11 milliards le nombre d'habitants de la planète en 2100. Se fondant sur d'autres indicateurs, ils tablent sur un pic à l'horizon 2040, suivi d'une décroissance à compter de l'année 2060, ce qui devrait conduire à la fin du siècle à un chiffre équivalent à celui d'aujourd'hui : 7,8 milliards. Leur calcul repose sur une équation simple : plus d'urbanisation, plus d'éducation pour les femmes, une moindre influence des religions conduisent en tous lieux à des baisses rapides et importantes des taux de fécondité. Une mutation qui signifierait aussi un vieillissement massif de la population.</p>	<p>Traversée d'une émeute</p> <p><i>Au rythme de notre colère</i> de Guy Gunaratne</p> <p>Traduit de l'anglais (Royaume-Uni) par Laurent Trèves, Grasset, coll. « En lettres d'ancre », Paris, 2020, 368 pages, 23 euros.</p> <p>QUARANTE-HUIT heures de violences qualifiées d'« intercommunautaires » par les flics et la presse. Un désastre somme toute prévisible, mais personne, dans ce quartier perdu de Londres, les Ends, ne l'avait vu venir : ni Selvon, d'origine antillaise, qui passe son temps à courir, à soulever de la fonte et à jouer au football ; ni Ardan, juché en haut de l'une des tours de la cité, qui rappe sur son portable les rythmes de la survie en jungle urbaine tandis que sa mère tente d'oublier, entre alcool et commérages des voisins, les tragédies de Belfast ; ni Yusuf, dont le père, venu du Pakistan, est mort quelques mois auparavant, laissant la mosquée dont il était l'imam entre les mains plus radicales des « Frères »... Yusuf, qui n'en finit pas de faire le grand écart entre son aîné et ses cousins religieux, sa mère résignée et ses copains. Trois jeunes gens façonnés par leur commune appartenance à une « jeune nation de bâtards », pas d'ici et encore moins d'ailleurs, enfants issus chacun d'un pays qu'ils connaissent mal ou pas du tout et échoués « au cœur de cette ville de colère, monstrueuse et cinglée ».</p> <p>Ils aiment jouer au football, causer de l'avenir, draguer les filles... mais cet été-là est placé sous un autre signe : celui de la vidéo montrant dans une rue de Londres un adolescent qui leur ressemble en train de tuer au couteau de boucher un jeune soldat, tout en appelant au djihad. Provoquant la fureur des skinheads, prêts à appliquer manu militari les principes du « KBW » (« Keep Britain White », « gardez la Grande-Bretagne blanche ») ; exacerbant les tensions sociales et raciales ; soulevant la peur ; et rappelant aux plus vieux des souvenirs calcinés. Pour la mère d'Ardan, les meetings de l'Armée républicaine irlandaise (IRA) et les expéditions punitives à Belfast. Pour le père de Selvon, Nelson, les premières émeutes raciales dans le Londres de la fin des « trente glorieuses ». Et pourtant, il explique dans sa langue « fautive » : « <i>Quand c'est je me souviens du jour où c'est j'ai retourné chercher ma Maisie, j'ai l'impression rien d'autre il a d'importance dans le monde entier. La vie que finalement on l'a construite ensemble, le fils qu'on l'a élevé et tout ça les marées hautes et basses qu'elles sont venues et reparties au fil des années, les problèmes qu'on a eu.</i> »</p> <p>Et en chacun remuent les minuscules trahisons... Pour les trois copains, l'émeute, c'est ce qui risque de rompre le fragile équilibre de leur mode de survie. Et lorsque de furieuses rumeurs ont sifflé la fin de leur partie de football, chacun s'est retrouvé quasi seul dans ses baskets... ou dans ses désirs : désir de compétition sportive pour Selvon, de musique pour Ardan, de sérénité pour Yusuf, qui refuse la pression des intégristes. « <i>Une colonie de rue détenue par les muhajirs, totalement soumise à leur bon plaisir. Ceux comme moi qui les ont vus dans la rue on savait ce qu'ils étaient vraiment. Une grosse meute de tyrans avec une calotte sur la tête et un Coran à la main.</i> » Quand la mosquée brûle, ils ne peuvent que constater que nul n'en sortira indemne et, vaille que vaille, continuer à « rester là ».</p> <p>Magnifiquement porté par une polyphonie surprenante, ce premier roman de Guy Gunaratne, journaliste et documentariste londonien d'origine sri-lankaise, fait entendre argot, expressions populaires, langue réinventée ; cinq lexiques, cinq voix, qui rendent sensibles les dissonances d'une société et la vitalité des jeunes rêves. « <i>Tout ce qu'on peut faire maintenant, c'est écouter.</i> »</p> <p>ARNAUD DE MONTJOYE.</p>



HISTOIRE

Le bois, l'or et le fleuve

UN fleuve, ce n'est pas qu'un cheminement sinueux à admirer ; c'est aussi l'ensemble des ressources qui prennent vie sur ses rives et des humains qui y travaillent, ce que deux livres viennent remarquablement saluer. Le gros ouvrage ethnographique de Michèle-Baj Strobel, *Les Gens de l'or* (1), dont une nouvelle édition, très augmentée, paraît plus de trente ans après sa première publication, nous rappelle que la ruée vers l'or ne s'est pas pratiquée seulement au Klondike, au temps de Jack London, mais dans la seconde moitié du XX^e siècle, d'une manière moins massive, sur un temps beaucoup plus long, en Guyane française, le long du Maroni et des autres fleuves de la région. On cherche toujours de l'or en Guyane aujourd'hui, mais, dans ces années 1980-2000, quand Strobel y séjourne, les amateurs de métal jaune ne sont ni les desperados d'autrefois ni les compagnies aurifères d'aujourd'hui. Ce sont les descendants des esclaves et des Indiens qui tentent de gagner leur vie en lavant les sables, les boues et les roches pour dégager poudre d'or ou pépites. Deux groupes, donc, si on simplifie, les marrons et les créoles ; deux clans qui ne s'estiment guère (les seconds considérant les premiers comme des sauvages), mais qui ont appris à vivre en bons voisins.

Seuls, à deux, à trois, ils passent des décennies à chercher journalièrement quelques grammes dorés dans un

repli qu'ils occupent au bord du fleuve. Certains poursuivent cette quête patiente et misérable au-delà de leurs 80 ans. Il y a parfois des femmes avec eux, de temps à autre la même femme pour deux hommes. Entre orpailleurs, on se querelle, mais pas trop, car, pour ces Indiens et métis nourris de pensée magique, il faut respecter l'« esprit de la crique » et l'idée que « l'or ne supporte pas la dispute ». Leurs pénibles efforts sans fin, car l'or arraché aux berges sert à acheter de quoi vivre aux villages les plus proches, et non à faire fortune.

Strobel est de ces ethnologues qui décrivent ce qu'ils voient en se représentant dans leur propre rôle d'observateur. Elle a autant l'art de s'effacer que de se mettre en scène et donne la parole à nombre de ceux qu'elle a rencontrés. Leurs souvenirs et leurs pensées sur l'activité d'orpailleur, recueillis de façon peut-être trop abondante, mais d'une passionnante authenticité, révèlent une humanité oubliée, au caractère opiniâtre et généreux.

En fait, tous sont des perdants. Au lendemain de la vente d'une pépite, tout est à refaire. Dans les marges de ses récits, Strobel interroge. Le travail de l'or n'est-il pas « une reproduction (ou une réminiscence) du travail d'esclave » ? Et, pour ceux qui réussissent mieux que les autres, une tentative d'effacer leur origine, celle de

descendants d'esclaves ? À ces damnés de la terre marécageuse, l'hommage rendu ici, qui ouvre sur l'ensemble de la Caraïbe, est celui d'une science affectueuse.

Autre fleuve, autre pays, autre temps. Dans le roman de Daniel Hénard *Le Grand Flot* (2), dont c'est aussi une réédition après réécriture, nous sommes au bord de l'Yonne, à Clamecy, en 1848, au moment de la révolution et de sa trahison. Le courant, là, sert à transporter les millions de bûches avec lesquelles se chauffent les bourgeois parisiens. Les « flotteurs » constituent des « trains » de bois et les mènent tels des radeaux jusqu'à la capitale. La vitesse de l'eau, les ponts, les imprévus rendent le travail fort dangereux. La compagnie qui organise ces flottaisons ne se soucie guère des prolétaires qui chevauchent les troncs. Pour le protagoniste de ce roman social, qui illustre avec une belle clarté sensible un pan d'histoire peu connu, tout finira mal. Au bain, en Guyane.

GILLES COSTAZ.

(1) Michèle-Baj Strobel, *Les Gens de l'or. Mémoire des orpailleurs créoles du Maroni (Guyane)*, Plon, coll. « Terre humaine », Paris, 2019, 528 pages, 27 euros (1^{re} éd. : 1988).

(2) Daniel Hénard, *Le Grand Flot*, Les Bons Caractères, Pantin, 2020, 240 pages, 15 euros.